

3
LE VOYAGE
DE FIGARO

COMEDIE EN DEUX ACTES
ET EN PROSE

POUR SERVIR DE SUITE AU MARIAGE

*Par le Celebre B. * * **



L'AN. MDCCLXXXV.

AU PAYS DE LA LIBETE
RUE DE LA VERITE

H A S S A N.

A L I, C O R S A I R E.

O S M I N.

B A S I L E.

F I C A R O.

LE C O M T E A L M A V I V A.

B R I D E - O I S O N.

D O U B L E - M A I N, G R E F F I E R.

LE D.^t B A R T H O L O.

M A R C E L I N E.

S U S E T T E.

LA C O M T E S S E.

U N O F F I C I E R.

A C H M E T.

C H E R U B I N.

LE VOYAGE DE FIGARO

COMEDIE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

HASSAN, ALI. *Suite*

ALI.

Oui, Seigneur Hassan, j'ai fait la meilleure prise que jamais corsaire ait pu faire.

HASSAN.

Les femmes, surtout, sont-elles jolies?

ALI.

C'est bien comme cela que je l'entends. C'est une marchandise qui n'est de débit qu'autant qu'elle a d'éclat.

HASSAN.

Tant mieux.

ALI.

Oui, le tiers de notre illustre Dey en fera meilleur, n'est ce pas?

HASSAN.

Justement.

ALI.

Je voudrais bien qu'il se contentât ordinairement de ce qui lui revient, & qu'il n'étendit pas ses vues sur les deux tiers qui me restent.

HASSAN.

Ne gagnez-vous pas assez?

ALI.

Tenez, seigneur Hassan, à vous parler franchement je vais quitter la piraterie, le métier ne vaut plus rien.

HASSAN.

Comment, l'honneur de vendre des esclaves au Dey...

A 2

A L I.

Honneur tant qu'il vous plaira, mais l'argent vaut beaucoup mieux, du moins c'est ainsi qu'on pense en Europe.

H A S S A N.

Et en Barbarie vos plaintes sont mal fondées, n'êtes vous pas payé des esclaves que vous vendez?

A L I.

C'est vrai, mais si peu? regle générale, il ne fait pas bon de traiter avec les grands quand ils ont le pouvoir en main: ils nous donnent ordinairement plus de belles paroles que d'écus, & nous font plus facilement bonne mine qu'ils ne nous enrichissent.

H A S S A N.

Assez souvent; mais j'admire, Ali, la gayeté qui regne dans vos propos. Autrefois vous étiez rêveur, taciturne, rien ne pouvoit vous faire dire deux paroles, à présent vous ne cessez de parler, & même d'un style assez malin.

A L I.

Primo, c'est par contre-coup. J'ai pris quelques femmes & durant la traversée elles se sont données carrière, ensuite, j'ai parmi mes prisonniers le plus singulier corps que j'aie jamais vu, il parle beaucoup cet homme là, & même fort impertinemment, il raille à tous momens ses compagnons de voyage & moi tout le premier. Quand je veux le faire taire, il m'appaise en deux mots, il m'observe que c'est son naturel, que ce n'est pas sa faute, que son pere l'a-bâti ainsi, mais que malgré cela il a plu partout. Je le crois, car le drôle pétille d'esprit.

H A S S A N.

C'est apparemment un don de famille?

A L I.

Vous l'avez deviné, tout le monde l'assure. Je fais grand cas de ce prisonnier, & pour le lui prouver, c'est le seul qui ne soit pas enchaîné.

H A S S A N.

S'il s'échappait?

A L I.

Comment? oh! je ne suis généreux qu'avec connoissance de cause. Voilà Osmin.

S C E N E II.

15

Les mêmes O S M I N.

O S M I N.

Seigneur Ali, nous avons eu le meilleur soin de tout les prisonniers; ils ont fort peu soupé, mais ils ont assez bien dormi.

A L I.

A' mervillé. ce plaisir là ne me coute rien.

O S M I N.

Ils sont levés & prêts à paraître devant vous.

A L I.

Que fait Figaró?

O S M I N.

Il regarde le ciel, se frotte les jambes, se frappe le front, se promene, s'arrête, se lève, s'affied, se mord les doigts, & écrit.

A L I.

Un mot eut rendu tout cela, il compose.

O S M I N.

Avant que tous vos captifs paraissent ici, il y en a un qui demande à vous parler.

A L I.

Le quel est ce?

O S M I N.

Celui qui tient les yeux baissés & qui porte un grand chapeau rabattu.

A L I.

Ah! ah! je fais qui c'est, je suis toujours tenté de le prendre pour un Iman qui transgresse en cachette la loi de Mahomet. Fait-le venir. (*Osmín fort*)

H A S S A N.

Que peut-il vouloir?

A L I.

Rien de bon, si j'en juge par sa mine.

S C E N E III.

Les mêmes, B A S I L E.

B A S I L E.

Seigneur Ali, pourrais-je avoir la licence de vous entretenir?

A 3

A L I.

Oui, de quoi s'agit-il?

B A S I L E.

Il fallait que le ciel vous favorisât bien, le jour que vous nous prîtes! ma possession seule est un trésor pour vous.

A L I.

Et comment cela?

B A S I L E.

Vous avez sûrement des ennemis? dites, en avez-vous?

A L I.

Eh! parbleu, tout le monde en a.

B A S I L E.

Oui, grace au ciel! eh bien, je vous en délivrerai.

A L I.

Toi?

B A S I L E.

Moi.

A L I.

Tu es donc bien brave?

B A S I L E riam,

Oh! oh;

A L I.

Ne ments-tu point?

B A S I L E.

Non, foi d'organiste honoraire du grand couvent.

A L I.

La proposition n'est pas de refus.

B A S I L E.

Craignez-vous un rival audacieux? une femme en place? un concurrent puissant? un plaideur acharné? un plaideur surtout, ah! je puis vous débarrasser de tout cela.

A L I.

Je n'en reviens point.

B A S I L E.

Mon savoir est connu, j'ai fait mes preuves dans plus d'une capitale.

A L I.

Et tu demandes pour le prix de tes soins, la liberté de retourner en Europe, sans doute?

B A S I L E.

Non, de rester ici.

A L I.

Pourquoi faire ?

B A S I L E.

Pour y exercer mon talent.

A L I.

Tu es ?

B A S I L E,

Calomniateur.

A L I,

C'est-il un bon métier que cela.

B A S I L E.

Oui, car il y en a partout.

A L I

Comment travailles tu ?

B A S I L E.

Le voici. Si j'ai à faire à une femme jeune & jolie, (car il n'y a que de celles là dont on parle) je lui donne toujours dix ans plus que son âge, je lui suppose cinq ou six amans, n'en eut elle pas un, c'est égal ; je lui crée des dettes, je lui attribue une passion excessive pour le jeu, un goût dominant pour la dépense, & je fais si bien qu'en moins de deux mois, cette femme qu'on citait autrefois comme un modèle, ne paraît plus que couverte de l'habit scandaleux que j'ai bénignement coupé à sa taille.

A L I.

Je commence à comprendre.

B A S I L E.

Si c'est un homme, j'attaque sa probité, son mérite, sa famille, ses amis, je dénigre son esprit, je flétris sa réputation, & tout cela pour la table & quarante sols par jour.

H A S S A N,

Y-a-t-il beaucoup de gens de ton espèce en europe ?

B A S I L E.

Infiniment. (à Ali) heureusement pour vous, que je suis venu ici afin de vous prévenir de vous méfier de tous vos prisonniers.

A L I,

Mors de toi, sûrement ?

H A S S A N,

cela va sans dire.

B A S I L E.

Le Comte Almaviva est un coquet qui aime toutes les femmes, excepté la sienne; le secrétaire Brideoison est un fripon, tel maître, tel valet; Bartholo est un gros imbécille, Marceline une vieille folle, la Comtesse une langoureuse & Susette trop vive pour être longtems sage; (d'ailleurs, certain page nommé cherubin, qui en voulait tout ensemble à la suivante & à la maîtresse, est en gros caractère sur mes tablettes) pour Figaro, il est poltron, menteur, vain & entêté, c'est un auteur, tout est dit.

A L I.

Et Basile est un gueux à qui je vais faire donner cinquante coups de bâton sous la plante des pieds.

S C E N E IV,

Les mêmes F I G A R O,

F I G A R O à *Basile*

Tu es connu, mon ami, on te recompense.

B A S I L E.

Ah! Figaro, prie pour moi.

F I G A R O.

Allons donc, tu fait l'enfant! comme si tu n'étais pas fait à la bastonnade.

B A S I L E.

Oui . . . mais . . .

F I G A R O.

Bah! Bah! la façon n'y fait rien.

B A S I L E.

Intercede pour moi auprès de l'illustre, du magnanime Ali.

F I G A R O.

Allons, patron, laissez-vous aller. Tantôt je vous pincerai un air de guitare, accordez lui sa grace, quoique dans le fond je sois bien persuadé qu'il ne la mérite pas.

A L I.

Si tu savais! . . . je m'en vais t'étonner. Il m'a dit du mal de tout l'équipage.

F I G A R O.

De tout l'équipage?

A L I.

Oui, & de toi même.

F I G A R O.

Vous ne m'étonnez pas, c'est dans l'ordre, vous n'eussiez surpris s'il en eut dit du bien.

A L I.

Par quelle raison, souffrez vous donc de tels hommes parmi vous ?

F I G A R O.

Par la raison que vous ne brûlez pas votre galère quoiqu'il y ait des insectes.

A L I.

Je lui pardonne, qu'il se retire.

B A S I L E.

(Lui prenant & lui serrant la main.)

Mon généreux patron !

H A S S A N.

Qu'il est bas !

F I G A R O.

Il joue son rôle, voilà le portrait d'un flatteur.

A L I à Basile

Laisse-moi.

F I G A R O à Basile.

Que tu es mal adroit ! en te montrant tel que tu es, tu ne feras jamais fortune ! les hommes veulent que le vice leur paraisse aimable ; il ne porte un masque que pour cacher son visage. va-t-en.

S C E N E V.

H A S S A N, A L I, F I G A R O.

A L I.

Serais-tu curieux de t'établir à Alger ?

F I G A R O.

Pourquoi non ? l'Afrique, l'Europe, tout m'est égal, à moi, il n'y a de patrie que pour l'homme riche. je suis aussi gai en Barbarie qu'en Espagne ; de là je conclus que quelques degrés de plus, ou de moins ne font rien à l'affaire, & qu'où l'on se porte bien, on est toujours bien.

H A S S A N.

J'ai envie de t'acheter & de te présenter au Dey.

F I G A R O.

De m'acheter !

H A S S A N.

Oui, ce mot te choque, peut-être ?

F I G A R O.

Je ne m'arrête point aux mots, je ne m'attache qu'à la chose. Excellente disposition pour manier des finances, comme vous voyez !

H A S S A N.

Vous autres européens vous n'êtes point habitués à être ainsi vendus ?

F I G A R O.

C'est vrai, & si nous sommes pourtant d'une contrée où tout se vend, les places, les honneurs, l'amour, l'esprit, & quelquefois jusqu'à la justice.

H A S S A N.

Si le Dey ne te retient pas, je t'achetterai, & je te placerai auprès de sa personne. Tout ce que je te demande c'est seulement de ne pas me déservir.

F I G A R O.

Votre crainte me fait voir que vous connoissez la cour & les courtisans.

H A S S A N.

Tu dois être élevé au degré de surintendant du sérail.

F I G A R O.

Pays d'intrigue, morbleu, puisque les femmes y dominent !

H A S S A N.

Enfin, tout ce que j'exige de toi, c'est de ne me pas nuire.

F I G A R O.

Je ferai mieux, je vous obligerai, si je le puis ; cela doit vous étonner, sans doute, il est plus rare d'être reconnoissant que spirituel. J'entends mes lamentables compagnons.

S C E N E VI.

Les mêmes ALMAVIVA, BASILE,
BARTOLO, BRIDE-OISON, DOUBLE-MAIN.
(Ils sont enchaînés)

B R I D E O I S O N.

Co . . . o . . . ment donc cela, un juge ?

D O U B L E M A I N .

Un greffier !

F I G A R O .

Qui ne peut pas trouver à s'occuper , même chez des Corsaires ! ah ! c'est jouer de malheur.

B A S I L E .

Je ne dirai rien.

F I G A R O .

C'est ce que tu feras de mieux pour ton repos.

A L M A V I V A .

Ah ! Figaro !

F I G A R O .

Ah ! Monseigneur !

A L M A V I V A .

Ah ! la maudite tempête !

F I G A R O .

Ah ! le maudit détroit !

H A S S A N .

Comment donc ?

F I G A R O .

Est ce que je ne vous ai pas conté notre histoire ?

H A S S A N .

Non, vraiment.

F I G A R O .

Où diable avais-je la tête ! moi qui aime tant à jaser . . son excellence Monseigneur le Comte Almaviva nommé en ambassade à Londres, part avec toute sa maison ; son juge Brideoison , pour se former sans doute, veut-être du voyage, nous partons ; nous arrivons à Cadix ; nous nous embarquons, on leve la voile, prt voilà le vent qui souffle comme un enragé, les Dames qui pleurent, les matelots qui jurent, le vaisseau qui défie la tempête nous jette au détroit de Gibraltar. Nous voguons sur la Méditerranée, un corsaire Algerien nous rencontre, nous attaque, nous prend & nous emmene, à ce qu'on m'a dit au moins, car j'étais à fond de cale, où je méditais profondément sur les vicissitudes de la vie ; beaucoup pour un philosophe !

A L M A V I V A .

Seigneur, un homme de mon rang mérite quelques

égards. Il est inutile de m'exposer en vente ; je vous payerai ma rançon & celle de toute ma suite.

A L I.

Si vous ne dépendiez que de moi, je ferais volontiers ce que vous paraissiez désirer ; mais il faut que je vous présente au Dey, c'est l'usage. Le tiers de ma prise lui appartient de droit, & il est maître d'acheter les deux autres tiers au prix qu'il veut.

A L M A V I V A.

Oh rage ! ô Rosine !

F I G A R O à part.

Il la regrette à présent ! ô tête !

B A R T H O L O.

Ah ! mon fils.

F I G A R O.

Ah ! mon pere ! un pere, un fils enchainés ! quel moment ! quelle situation ! quel drame ! ah ! si j'avais le tems, en quinze jours il serait fait, appris & joué.

(*Bartholo & Figaro en s'embrassant.*)

B A R T H O L O.

Je ne fais, mais en t'embrassant, mes entrailles ne s'emeuvent pas.

F I G A R O.

C'est que la paternité est muette.

B A R T H O L O.

Mais pourquoi ?

F I G A R O.

C'est que ma naissance est peut être un arrangement de négoce. vous n'êtes peut-être que prête nom.

H A S S A N à Ali.

Mais ce n'est pas là tout ce que vous m'aviez promis. où sont les femmes.

A L I.

C'est vrai (*aux Siens*) pourquoi ne sont-elles pas venues ?

F I G A R O.

Elles reposent, seigneur, c'est une attention de ma part, quand une femme a les yeux abattus, notre cœur ne bat plus que d'une aile.

A L I.

Tu as raison. Tu entends bien les détails de la beauté ; aurais-tu été corsaire ?

FIGARO.

Non, j'ai été valet de chambre.

SCÈNE VII.

Les mêmes, MARCELINE.

MARCELINE.

Oh ! Dieux ! venir tirer brusquement des femmes par le bras, lorsqu'elles sont au lit, c'est affreux.

ALMAVIVA.

Dieux ! Rosine a-t-elle souffert le même traitement ?

FIGARO.

Quelle question !... puisque ma mère... ces Dames vont-elles venir ?

MARCELINE.

Dans le moment.

HASSAN.

Ali, voilà un effet qui vous reviendra.

ALI.

Non parbleu, car je le donnerai par dessus le marché.

MARCELINE.

Que disent-ils Figaro ?

FIGARO.

Ah ! le respect filial...

MARCELINE.

Ah ! Docteur mon époux !

BARTHOLO.

Ma respectable moitié !

MARCELINE.

Faut-il ?

BARTHOLO.

Hélas !...

FIGARO *bas.*

Chut, finissez donc, vous nous feriez rire.

BARTHOLO.

Ah ! si le Dey pouvait tomber malade !

FIGARO.

Ce serait une belle occasion pour se venger !

SCÈNE VIII.

Les mêmes, OSMIN.

La COMTESSE, SUSETTE.

(Elles sont voilées & marchent précédées de musiciens arabes.)

O S M I N.

Voici les deux prisonnières belles comme l'étoile du matin.

A L I.

Levez leur voile.

A L M A V I V A *furieux.*

Le premier qui s'avance . . .

A L I.

Comment donc ?

F I G A R O.

Ce n'est rien, seigneur, il s'y fera.

H A S S A N (*regardant la Comtesse*)

Elle est belle comme les houris. J'en donnerai mille sequins

A L M A V I V A.

Non, non, Seigneur Hassan, vous vous trompez ; vous voulez parler furement de l'adorable Sufette ?

F I G A R O.

Bien obligé, Monseigneur, je ne suis pas trop curieux que vous soyez le panégyriste de ma femme.

H A S S A N.

Laisse faire, Figaro, il ne me persuadera point. La Comtesse l'emporte sur toutes les femmes que j'ai vues.

F I G A R O.

Oui, elle est de qualité d'ailleurs. Si j'avais été riche, moi, je n'aurais jamais aimé les roturieres.

A L M A V I V A.

Traître de Figaro !

F I G A R O.

Vous trouvez vous mal, Monseigneur ? heureusement j'ai ma lancette sur moi.

A L M A V I V A.

Tu ne mourras jamais que de ma main.

F I G A R O.

Eh ! mon Dieu, point tant de bruits, ne vous fachez pas, le mal que je vous veux est bien prêt de m'arriver,

H A S S A N.

Ali, cent sequins. Si je suis assez heureux pour que tant de charmes échappent au Dey, je vous donnerai les 9 cent autres sequins.

A L I.

Volontiers.

A L M A V I V A.

Comment Barbares, vous achetez & vous vendez ce que tout l'or du monde ne pourrait payer, le coeur de la beauté:

H A S S A N.

Que dit-il donc?

F I G A R O.

Vous ne pouvez pas l'entendre, il parle espagnol (*au Comte*) seigneur y pensez vous? vous n'êtes point à Séville, tous ces propos semi-philosophiques ne valent rien sous un petit accompagnement de guitare.

A L M A V I V A.

Comment, malheureux! tu plaisantes quand ma femme...

F I G A R O.

Ah! vous êtes juste à présent que vous craignez pour votre domaine. Seigneur, il est trop tard, c'est la loi: malheur aux vaincus!

H A S S A N *à la Comtesse.*

Parlez, parlez aimable prisonnière, puis-je me flatter que vous répondrez à mes feux?

F I G A R O.

Ah! ce que vous dites-là est bien algérien, A-t-on jamais fait une pareille question devant un mari? (*à Susette*) que répondrais-tu toi?

S U S E T T E.

Tu fais bien que je n'aime pas les suppositions.

F I G A R O.

Il est vrai. Mais si mes jours étaient à ce prix?

S U S E T T E.

Ah! ciel! que dis-tu là? ta vie m'est si chère!

F I G A R O.

Oui, je vois bien.

H A S S A N.

Et bien, m'aimerez vous, madame?

L A C O M T E S S E

Non, jamais assurément.

H A S S A N.

C'est ma faute; madame si j'avais les traits du jeune Chérubin...

T O U S.

(*Avec un ton, comme avec un mouvement différent*)
Chérubin!

F I G A R O *montrant Hassan.*

Le beau filleul,

A L M A V I V A.

Le malheureux ! son nom me poursuit jusqu'en affrique.
F I G A R O.

(à part) Il y-a du Basile ici (à Basile , lui faisant un geste menaçant) Mr. l'organiste.

L A C O M T E S S E.

J'ignore , seigneur , qui a pu vous parler de Cherubin ?

F I G A R O.

C'est que Madame ne regarde pas bien loin.

A L M A V I V A,

(Regardant Basile avec fureur) L'infame ?

L A C O M T E S S E.

Quoiqu'il en soit , n'en présumez rien contre mon honneur , votre amour m'humilie , votre marché m'outrage , & mon coeur ne fera jamais qu'au digne époux à qui j'ai donné ma foi.

A L M A V I V A.

Ah ! charmante épouse , que je sens vivement tous mes torts !
F I G A R O.

Hélas , oui , mais vous n'aurez pas le plaisir de les réparer.

S C E N E IX.

Les mêmes , un O F F I C I E R.

L' O F F I C I E R.

Ali , l'illustre Dey est visible , il demande à voir les esclaves.

A L I.

Les voici.

H A S S A N.

Je cours au palais.

B R I D E O I S O N.

Au palais ? co... o... ment ?

A L M A V I V A.

Oh rage !

B A R T H O L O.

Oh douleur !

F I G A R O.

Soyez tranquille , mon pere , vous ne perdrez ni ne gagnerez rien.

A L I (prenant Figaro)

Figaro , Hassan est franc , genereux , il me parait disposé en ta faveur ; si tu es avantageusement placé au ser-

fail , je te communiquerai plusieurs projets important que j'ai conçus pour le bien de l'état.

FIGARO.

Vous avez volé cette idée là à quelque Européen?

ALI.

Compte sur ma reconnoissance, si je reussis, je te rendrai ta mere sans exiger de rançon.

FIGARO *riant*:

Ah ! je reconnais un grand coeur à l'importance du present.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE I.

Tous les Acteurs (*excepté Hassan*)

ACHMET *assis en fumant.*

J'aime cet esclave, sa musique me plait; je le garde & le fais mon Bouffon.

FIGARO.

A la cour, quand on amuse, on va loin!

ACHMET *montrant Bride-ois.*

Que fait celui là?

ALI.

C'est un Cadi d'Europe.

ACHMET.

Il a l'air d'un imbécille.

FIGARO.

Il n'est pas le seul de son espece.

ACHMET.

Celui-ci?

ALI.

C'est un medecin.

ACHMET.

Que fait-il?

ALI.

Il tue les hommes.

ACHMET.

Je le fais inspecteur de mes vieux haras. Et ce grand-là

ALI.

C'est un Calomniateur.

A C H M E T.

Je le fais espion au ferrail.

F I G A R O *bas à Basile.*

La fortune te mets dans ton centre.

A C H M E T.

Tu ne me l'avais pas montré, quel est-il ?

A L I.

Seigneur Espagnol.

A C H M E T.

Il est beau garçon. Je le fais chef des eunuques blancs.

A L I,

Mais votre excellence. . .

A C H M E T.

Je t'entends. On ôte plus aisément qu'on n'ajoute.

A L M A V I V A.

En semble à part. O Ciel !

F I G A R O.

Quel embarras !

S U S E T T E.

Ah Madame !

L A C O M T E S S E.

Ah Sufette !

A C H M E T.

Qu'on le mette dans les mains. . .

F I G A R O.

Seigneur, ce n'est pas la peine, je me charge de tout.

A C H M E T.

Comment tu fais ? . . .

F I G A R O.

Je suis au poil & à la plume, vous ne connaissez pas encore tous mes talens.

A L M A V I V A.

Quoi, Barbare, tu pourrais ?

F I G A R O.

Vous savez mon adresse (*concilio que manu que*)

A L M A V I V A.

Oh je me tuerai plutôt !

F I G A R O.

à part et fort vite Sottise. Entre nous, Monseigneur, voilà une belle occasion d'être fidèle à Rosine.

ALMAVIVA.

Monstre !

FIGARO.

Ne dites rien, je vous tirerai de ce mauvais pas.

ALMAVIVA.

Comment ?

FIGARO.

Je n'en fais rien. Nous verrons.

ALI.

(A Achmet en lui montrant Marceline)

Et cette grande esclave, illustre Dey ?

ACHMET.

Ah ! quelle horreur !

MARCELINE *outrée.*

Vous êtes un impertinent, mon ami, on m'avait toujours bien dit que les Algériens n'étaient pas galands.

FIGARO *à part & très vivement.*

Y pensez vous ? vous jouez un jeu à nous faire pendre tous

MARCELINE *à part,*

Que m'importe ! je veux soutenir les droits de ma beauté

FIGARO *à part.*

Ne songeons qu'au présent & ne parlons pas du tems passé.

AL. *levant leur voile.*

Et ces deux femmes, seigneur ?

ACHMET.

Voilà de la belle Marchandise !... Bouffon ?

FIGARO.

Excellence.

ACHMET.

A ton gré quelle est la plus belle de ces deux esclaves ?

FIGARO *montrant la Comtesse.*

Il n'y a pas à balancer c'est-celle-là.

ALMAVIVA *(à part.)*

Le traître !

ACHMET *(montrant Susette.)*

J'aimerais mieux celle-ci.

FIGARO.

L'autre est bien plus aimable, ma foi !

ACHMET.

Celle-ci est plus piquante.

B 2

F I G A R O.

L'autre est plus gracieuse.

A C H M E T.

Ah ! Quels yeux !

F I G A R O.

Ah ! quelle bouche !

A C H M E T.

Ah ! quels bras !

F I G A R O.

A ! quelle gorge !

A C H M E T.

Ah ! quels pieds !

F I G A R O.

Ah ! quelles mains !

A C H M E T.

Si tu avais à choisir ?

F I G A R O.

Je prendrais l'autre & pour bien des raisons.

A C H M E T.

Et bien, je la donne.

F I G A R O étonné.

A moi ?

A C H M E T.

Je te fais cette faveur.

U N O F F I C I E R.

Tombez aux genoux de votre maître & remerciez-le des ses bontés.

F I G A R O.

Elles m'honorent, & je ne suis pas le seul ici à qui elles font beaucoup de plaisirs (*il se jette à genoux.*)A L M A V I V A (*à part.*)

La fureur m'étouffe.

L A C O M T E S S E (*à part.*)

Ah ! quel incident, Suzette !

S U S E T T E (*à part.*)

Madame, il faudra jouer quelques scènes de nuit.

F I G A R O (*à Almaziva en se relevant.*)

Vous le voyez, ce n'est pas ma faute.

A C H M E T.

Mon choix est fait ; je préfère celle que j'ai dit, & je lui jette le mouchoir,

FIGARO *le retenant,*

Ah ! seigneur !

A C H M E T.

Insolent, que fais-tu ?

FIGARO.

Le pied m'a-gliffé.

A C H M E T.

Va lui porter ce mouchoir.

FIGARO.

Ah ! c'est comme ailleurs, les bouffons ont donc ici plus d'un emploi ? regardez pourtant, seigneur, comme l'autre est séduisante ! hein ?

A C H M E T *hésitant.*

C'est vrai ...

FIGARO.

Quelle taille, quel air, quels regards ! ah ! c'est la véritable conquête d'un Dey !

A C H M E T.

Tu as raison, je n'y prenais pas garde, & mon cœur enchanté ... en revient toujours à celle-là.

FIGARO *à part & impatienté.*

Ah ! c'est le diable, il a l'esprit frappé,

S C E N E II.

Les mêmes, un OFFICIER.

L'OFFICIER.

Très respectable, très révééré & très illustre maître, ougli, ouglou Kalef premier Visir vient de mourir.

A C H M E T.

Il suffit, je vais l'annoncer moi même à la Sultanne favorite (*à Figaro*) je te donne la place du défunt. Dans une heure, rends-toi au conseil.

(*passant la main sous le manton de Susette*) A ce soir la belle. *il sort.*

S C E N E III.

Les mêmes (*excepté Achmet.*)

A L I (*tombant aux genoux de Figaro*)

Illustre Figaro de mon illustre souverain, je vous demande votre auguste protection.

FIGARO *gravement.*

Je vous l'accorde, vous êtes bon diable pour un corsaire.

A L I.

Vous rêvez, votre élévation vous étonne.

F I G A R O.

Point du tout. Je reconnais là les coups de la fortune. Elle est femme & aveugle. Jugez si elle doit agir de travers. C'est pour mon front que j'ai peur; c'est une sottise, j'en convient; les maris européens n'y regardent pas de si près, morbleu, & j'aurais besoin qu'ils m'apprirent leurs recettes.

A L I.

S'il n'y a que cela, tranquillisez vous, étant libre & visir, vous n'avez rien à redouter. Le Dey n'a pas le même droit sur la dernière de vos esclaves, encore même sur votre femme.

F I G A R O *l'embrassant.*

Ah! cher corsaire, vous me rendez la vie.

A L I.

Demain matin je vous apporterai mon mémoire.

F I G A R O.

Je le payerai sans le lire, mais faites mieux apportez-le ce soir.

A L I.

Pourquoi donc?

F I G A R O.

Et si je n'étais pas en place demain?

A L I.

Quel conte!

F I G A R O.

Mon ami, je marche sur un terrain glissant, il n'y a que les fots qui s'y endorment.

A L I.

Je profiterai de l'avis. (*il sort.*)

F I G A R O *à sa Suite.*

Distribuez tous ces esclaves dans leurs différents postes, vous les ramènerez ici quand je vous le dirai. Obezillez, (*à la Comtesse, à Susette, à Almaziva*) vous restez. (*les autres sortent.*)

S C È N E IV.

ALMAVIVA, FIGARO, LA COMTESSE, SUSETTE

F I G A R O *à part.*

Quelle heureuse situation! je vais les intriguer tous

les trois (*haut*) Madame, je dois rendre grâce au destin, de ce qu'il m'a placé dans un rang qui me rend digne de vos bontés.

L A C O M T E S S E .

Perdez-vous la tête, Figaro?

F I G A R O .

De grace, Madame ne m'appellez plus de ce nom, il pourrait vous accoutumer à me manquer de respect.

L A C O M T E S S E .

Mais il est fou!

F I G A R O .

Une beauté telle que vous fera le plus bel'ornement de mon ferrail.

A L M A V I V A .

Tiaitre, je te ferai jeter par les fenêtres.

F I G A R O .

Monseigneur, croit-être encore au château d'agnas, il oublie qu'ici c'est moi qui peut tout.

A L M A V I V A .

Un valet parvenu!

F I G A R O .

Raison de plus pour me craindre.

L A C O M T E S S E .

Quoi, vous oseriez pousser l'indignité jusques...

F I G A R O .

Madame, me prend-elle pour un visir *ad honores*.

S U S E T T E

Mais bourreau, tu oublies donc que je te vois, que je t'entends, & que je te parle?

F I G A R O .

Tu te fâches mal à propos, la loi de mahomet permet la pluralité des femmes. *Gaudeant bene nati*.

S U S E T T E *piquée*.

Ah! monstre! je me vengerai.

F I G A R O .

Je te ferai veiller de près. D'ailleurs j'ai les coudées franches, je ne crains pas le beau Chérubin.

L A C O M T E S S E .

Hélas!

A L M A V I V A .

Qu'est ce, madame?

B 4

L A C O M T E S S E.

Ce n'est rien. Je gémis sur ma situation.

S U S E T T E.

Ce cher page! va perfide, si le ciel l'offrait à ma vue...

F I G A R O *riant.*

Je ne répondrais de rien.

S U S E T T E.

Ni moi non plus.

F I G A R O *à la Comtesse.*

Madame, je voudrais avoir l'honneur, dans deux heures d'ici, de me trouver seul avec vous dans ce palais.

L A C O M T E S S E.

Mais...

F I G A R O.

J'ose vous en prier. Le visir l'ordonne. Esclaves, menez ces deux captifs dans mon appartement. Laissez leur toute la liberté possible d'aller & de venir. Je crains peu leur colere; un seul mot les fera rentrer dans leur devoir.

A L M A V I V A.

Malheureux! infâme! je connais toute la bassesse de ton âme & sois sûr...

F I G A R O.

Je suis puissant. Offensé, je puis me venger, je ne le fais pas... Seigneur Almaviva y a-t-il beaucoup de grands qui en fissent autant?

A L M A V I V A *dépité.*

Ah!

F I G A R O *baut à sa femme.*

Madame, veut-elle me suivre?

S U S E T T E.

Tout à l'heure.

F I G A R O *à part*

Comme ils en tiennent! bravo, mon fils! (*ils sortent*)

S C E N E V.

S U S E T T E *seule.*

Je ne reviens point de tout cela, moi! Figaro Visir! Figaro infidel, ce n'est pas ce qui me surprend le plus, c'est le droit des maris s'ils en font usage! mais moi, il faut aussi, ah! tremble Figaro! une femme qui veut

se venger quand elle est seule, trouve facilement un vengeur. On vient-ici,

S C E N E VI.

S U S E T T E, C H E R U B I N

C H E R U B I N à part.

Je ne connais pas mon chemin, je crains de trop m'enfoncer dans ce palais & d'être reconnu.

S U S E T T E émue.

Quelle voix!... quelle tournure! ciel! Cherubin!

C H E R U B I N.

Dieux! Sufette!

(elle tombe presque évanouie sur une ottomane; Chérubin tombe à ses pieds & lui baise la main.

S U S E T T E.

Ah! Cherubin!

C H E R U B I N.

Aimable Sufette!

S U S E T T E.

Ah! relevez vous, un page à mes genoux c'est trop dangereux!

C H E R U B I N.

Ah! Sufette, comme je t'aime!

S U S E T T E.

Ah! Chérubin, dans quel tems me dites vous cela! mais asseyez vous là,

C H E R U B I N.

Bien volontiers embrassez-moi.

S U S E T T E.

C'est-il permis?

C H E R U B I N après l'avoir embrassée.

Je n'en fais rien. mais c'est bien doux!

S U S E T T E.

Mais enfin, comment vous trouvez-vous à Alger?

C H E R U B I N.

Le voici. Retourné en Catalogne j'eus une dispute avec un de mes camarades, nous nous battîmes.

S U S E T T E.

Ah! ciel! futes vous blessé?

C H E R U B I N.

Non, Sufette.

S U S E T T E l'embrassant.

Ah! tant mieux.

G H E R U B I N.

Je tuai mon adversaire. Mes amis me conseillèrent de prendre la fuite jusqu'à ce que l'affaire fut arrangée. Je suivis leur conseil, je m'embarquai à Algezire, un corsaire croissait sur ces bords, il nous prit. La femme de mon patron.

S U S E T T E *émue.*

La femme de votre patron?...

C H E R U B I N *timidement.*

Par amitié, Sufette, paya ma rançon & me donna deux cens sequins. J'ai parlé à un capitaine turc qui doit mettre à la voile incessamment, & peut-être eussai-je parti demain si je ne t'eusse pas rencontrée.

S U S E T T E *faiblement.*

Mais il faut partir tout de même.

C H E R U B I N *timidement.*

Est ce que ça te fait de la peine de me voir, Sufette?

S U S E T T E.

Ah! l'enfant!

C H E R U B I N.

Je ne t'ai pas encore embrassée.

S U S E T T E *souriant.*

Vous perdez bien vite la mémoire.

C H E R U B I N.

Je suis si jeune!

S U S E T T E.

Oui, tuer des hommes & aimer les femmes.

C H E R U B I N.

Ah! Sufette! c'est d'un Officier & d'un Page... mais toi même, comment es tu ici?

S U S E T T E.

Comme vous, par aventure de prise. Oh ciel! j'entends quelqu'un, où vous cacher?

C H E R U B I N.

Sous cette Ottomane. Reste assise. (*quand il est caché*) tiens, vois tu?

S U S E T T E.

A merveille!

S C E N E VII.

Les mêmes, B A S I L E.

B A S I L E.

Que faites vous là assise, madame Figaro?

S U S E T T E.

Je n'espionne pas comme vous, Mr. Basile.

B A S I L E.

Mon poste a ses agrémens, madame Figaro.

S U S E T T E.

Et son tour du bâton, Mr. Basile.

B A S I L E.

J'observe, madame Figaro.

S U S E T T E.

Avez vous trouvé matière à exercer votre mauvaise langue, Mr. Basile ?

B A S I L E.

Je vous en réponds. Demain, tout le ferrail sera en combustion, madame Figaro.

S U S E T T E.

Ce sera une journée charmante pour vous, Mr. Basile.

B A S I L E.

Vous l'avez dit... mais il me semble...

S U S E T T E.

Hein ?

B A S I L E.

Que je vois...

S U S E T T E.

Quoi ?

B A S I L E.

Remuer...

S U S E T T E.

Où ?

B A S I L E.

Là bas, sous ce rideau...

S U S E T T E.

Regardez... quel bonheur que Chérubin n'y soit pas !

B A S I L E (après avoir vu.

Je me trompais, madame Figaro.

S U S E T T E.

C'est malheureux, Mr. Basile.

B A S I L E.

Voilà madame la Comtesse, je vais ailleurs. (*il sort*)

S C E N E VIII.

S U S E T T E, LA C O M T E S S E

C H E R U B I N *taché*.

L A C O M T E S S E.

Susette as tu revu Figaro ?

S U S E T T E.

Non, madame.

L A C O M T E S S E.

Il faut absolument que je lui parle seule puisqu'il l'exige. Mais sois tranquille, Susette, je fais ce que je me dois.

S U S E T T E.

La vertu de madame la Comtesse m'est connue.

L A C O M T E S S E.

Mon epoux se désespère.

S U S E T T E.

Ce malheureux Figaro que de peines il nous cause !

L A C O M T E S S E.

Laisse-moi seule.

S U S E T T E *troublée.*

Madame....

L A C O M T E S S E.

Je t'en prie.

S U S E T T E.

Mais...

L A C O M T E S S E.

Je t'en prie (*l'embrassant*) tu m'obligeras, ma chere amie.

S U S E T T E.

Allons ... j'obéis ... comment fortira-t-il ?

S C E N E IX.

L A C O M T E S S E *seule.*

Je ne fais que penser .. je ne fais ce qui se passe dans mon coeur ... il est oppressé ... je sens bien qu'il desire quelque chose ... je m'interroge, je m'arrête sur le Comte, ce n'est pas l'objet qu'il souhaite ... ah ! pourquoi m'aveugler ! Je puis pleurer en liberté ... je puis nommer ah ! Chérubin ! Chérubin ! vous ferez peut-être tout le malheur de ma vie ! j'aimerais mieux mourir que de vous le dire, mais je sens trop que je vous aime, & que c'est vous seul que je pleure aujourd'hui ! Chérubin ? Chérubin !

(*durant ce monologue il est sorti de dessous l'Ottomane ; il s'est assis fort loin de la Comtesse, & la tire doucement par sa robe.*)

S C E N E X.

L A C O M T E S S E, C H E R U B I N.

L A C O M T E S S E.

Il est loin d'ici il ne pense point à moi. (*tirée*

trop fort , elle se détourne , aperçoit Chérubin & s'évanouit)
Dieux!... C'est... je me meurs.

C H E R U B I N.

Ma mareine! ciel! elle est évanouie comment avoir du secours! .. elle va mourir.. Ah! dussai-je être pris, je ne puis la laisser comme cela... que je sois esclave, s'il le faut, mais que ma mareine vive! ah! Sufette. Elle se meurt!

S C E N E XI.

Les mêmes S U S E T T E

S U S E T T E.

Ma chere maîtresse! (*elle lui fait respirer un flacon*) elle revient.

L A C O M T E S S E.

Est-ce-lui?

S U S E T T E.

Oui, c'est lui, amoureux comme un jeune homme & respectueux comme un véritable amant.

C H E R U B I N.

(*à genoux , lui tendant les mains.*)

Me pardonnez vous, ma mareine?

L A C O M T S S E.

(*tendrement après un léger silence.*)

Beaucoup plus qu'à moi même.

C H E R U B I N.

(*embrassant Sufette avec transport.*)

Ah! Sufette! qu'elle est belle, ma mareine!

S U S E T T E,

(*embrassant la Comtesse.*)

Il faut que je vous le rende, madame, il est à votre adresse.

L A C O M T E S S E.

Comment est-il-ici?

S U S E T T E.

Il a été pris.

L A C O M T E S S E.

Mais comment-a-t-il accès dans ce ferrail, & pour-quoi y vient-il?

S U S E T T E.

J'ai oublié de lui demander.

L A C O M T E S S E,

Tu l'as donc déjà vu?

S U S E T T E.

C'est moi qui l'ai fait cacher.

L A C O M T E S S E.

Ah ! Sufette !

S U S E T T E

Ah ! madame, c'est en tout bien & tout honneur !
mais qui vous attire dans ce palais ?

C H E R U B I N.

Tiens, hier en me promenant derriere le ferrail, j'ai
vu une femme.

S U S E T T E.

Etait-elle jolie ?

C H E R U B I N.

Oh ! oui... pas tant que ma mareine.

L A C O M T E S S E *riant*.

Continuez, enfant.

C H E R U B I N.

Elle m'a jetté une lettre par laquelle elle me don-
nait un rendez-vous pour aujourd'hui, à l'heure où je suis
venu... j'ai frappé à une petite porte, une vieille femme
m'a ouvert.

S U S E T T E.

Il fallait qu'elle le fut bien, puisque vous l'avez re-
marqué.

C H E R U B I N.

Elle m'a conduit par plusieurs détours, elle a en-
tendu du bruit, elle s'est sauvée, j'ai continuée ma route,
& je suis entré dans cet appartement au moment où tu
m'y-as rencontré.

S U S E T T E.

Comme c'est page !

C H E R U B I N.

Ne me grondez donc pas, Sufette, je n'aurais pas
vu ma mareine.

H A S S A N (*sans être appercu.*)

Faites ce qu'il a dit.

L A C O M T E S S E.

Ah ! dieux !

S U S E T T E.

Cachez-vous.

C H E R U B I N.

Sous l'Ottomane ?

S U S E T T E.

Non. Nous ne pouvons pas toujours rester assises ..
sous le rideau.

C H E R U B I N.

Tu as raison.

S C E N E XII.

Les mêmes, H A S S A N, A L M A V I V A.

H A S S A N.

Etes-vous satisfait?

A L M A V I V A.

Oui, c'est un ange! ah Madame, que d'obligations
nous avons à Figaro!

S U S E T T E.

Est-ce de vouloir vous prendre votre femme? une
pareille reconnaissance sentirait le français.

A L M A V I V A,

Je ne veux rien vous dire pour vous laisser le plaisir
de la surprise.

S U S E T T E.

Oh! nous enjouirons dans tout son entier, car nous
ne pouvons pas même nous douter de ce que c'est.

S C E N E XIII.

Les mêmes, BRIDEON, DOUBLEMAIN, BARTHOLO,

B A S I L E, M A R C E L I N E.

D O U B E M A I N.

Je suis roti.

B A S I L E.

Pourquoi nous fait-on venir?

H A S S A N.

Le Vifir vous le dira.

S C E N E XIV. & Dernière

Les mêmes F I G A R O, E S C L A V E s.

F I G A R O.

(habillé à la Mahomettane)

Embrassez-moi, Hassan, la grace est accordée.

H A S S A N.

Je m'en suis douté en les voyant.

S U S E T T E.

Quelle grace?

H A S S A N.

Vous êtes tous libres, grace à Figaro qui vient de

saluer la vie du Dey en découvrant un noir complot qu'on tramait contre ses jours. Il le comble de bienfaits & vous accorde à tous la liberté. Un vaisseau richement chargé vous attend au port, & dans une heure, vous allez mettre à la voile.

FIGARO.

Achmet à comblé tous mes vœux en vous nommant mon successeur, & je vous remets de sa part l'anneau de Visir.

HASSAN.

Ah! mon ami! oh! généreux Européen!

FIGARO.

Point de remerciement, je ne suis pas ambitieux, le sacrifice n'est rien.

HASSAN.

Quoi, l'éclat.

FIGARO.

Hochet que tout cela, mon ami, chaque âge a le sien. Je m'empresse de quitter ma place, de peur de m'y accoutumer. La grandeur ressemble aux armes tranchantes, il ne faut jamais jouer avec elle.

ALMAVIVA.

Que de philosophie!

FIGARO.

Ah! Monseigneur! que le coeur de l'homme est un grand traître! ne me suis-je pas enorgueilli un moment de toute cette pompe qui n'est pas moi, & qui peut bien à la vérité, m'attirer quelque considération extérieure, sans me donner pour cela, un grain de mérite de plus.

ALMAVIVA.

Quelle leçon!

FIGARO.

J'espère, Monseigneur, que vous ne m'en voulez pas de la petite malice de tantôt?

ALMAVIVA *pénétre.*

Ah! mon ami, je veux en perdre le souvenir dans tes embrassemens.

FIGARO (*d'un ton noir.*)

J'en suis pénétré, mais je dois m'y refuser. Quand l'amitié vous porte à oublier votre rang, c'est à moi de m'en souvenir. Les grands ne sont véritablement au dessus

de nous, qu'en nous faisant sentir qu'ils sont des hommes (à Hassan) Ali est-il payé?

H A S S A N.

Oui. Tout est prêt.

F I G A R O.

Partons..

H A S S A N.

Aussi bien, voilà l'heure qu'on va fermer le ferrail,

S U S E T T E à la Comtesse.

Ah! Madame!

L A C O M T E S S E à part.

Je tremble.

S U S E T T E à part.

Comment sortira-t-il? le cœur me bat.

B A S I L E.

Moi, je reste dans ce pays-ci.

H A S S A N.

Tu es bien le maître, mais je te préviens que dans vingt-quatre heures tu seras empalé.

B A S I L E.

Je pars.

F I G A R O.

Qu'avez vous Mesdames? je vous trouve l'air bien agité..

A L M A V I V A.

C'est de joie.

S U S E T T E.

Comme, Monseigneur nous devine!

A L M A V I V A.

Donnez-moi votre main, Comtesse?

U N. O F F I C I E R.

(portant la main sur le rideau.)

Un moment, il y a un homme ici.

H A S S A N.

Un homme? quel est l'insolent?

L' O F F I C I E R tirant le rideau.

Seigneur le voici.

T O U S.

(avec un mouvement différent.)

Chérubin!

A L M A V I V A.

Ah! le maudit page?

C

FIGARO.

J'avais raison, il était tems de partir.

SUSETTE *bas à la Comtesse.*

Rassurons nous, le coup est porté.

FIGARO.

Susette, c'est toi qui l'as fait cacher?

SUSETTE.

Tu l'as dit.

FIGARO.

Et le tout sans malice.

SUSETTE.

En doutes-tu? mon innocence...

FIGARO.

Voilà diablement de fois qu'elle ressemble à l'infidélité.

ALMAVIVA.

Approchez. Monsieur le page, approchez.

CHERUBIN *timidement.*

Monseigneur... je vous jure... que...

ALMAVIVA.

Je respecte assez, Madame, pour le penser, mais votre poursuite ne m'en offense pas moins.

FIGARO.

Mon ami, il faut que tu venges quelque querelle de famille, car tu en veux furieusement à nos fronts.

CHERUBIN.

Tu sauras tout, Figaro, & tu verras...

ALMAVIVA.

Quoi! venir exprès en Affrique!

FIGARO.

Celui-ci est trop fort, je ne le crois point; c'est bien assez pour lui de se trouver ici à propos, allons fermons les yeux sur tout. Embarquons nous, Monseigneur, & puisse, à la peur que nous avons eue, se borner tout le péril de notre voyage.

REGISTRATO

F. I. N.

459800